



612 LE
CAHIER SUISSE
D'ARCHISTORM



Sommaire

00 Edito

10 La Buvette d'Evian : danseuse de l'autre rive

18 VORTEX

22 Constellation Brisson

**Coordination
éditoriale**
Angélique Dufour

**Création
graphique**
Gaëtane De Rore

Auteurs
Tanguy Auffret-Postel
Christophe Catsaros
Yves Dreier
Oscar Gential
Camille Vallet

Échelles

612 est un projet éditorial indépendant, itinérant et collaboratif, initié par Christophe Catsaros, Yves Dreier, Eik Frenzel, Oscar Gential et Camille Vallet. Il est accueilli depuis 2019 par la revue Archistorm.

Pour ce deuxième cahier consacré à la production architecturale suisse, 612 se focalise sur la notion d'échelle.

Trois échelles de grandeur comme autant d'entrées dans les articles de ce dossier : celle macroscopique du territoire lémanique trans-frontalier, celle du bâtiment unitaire et celle du détail.

Le territoire pour commencer : celui de la Buvette d'Evian, œuvre commune de Maurice Novarina, Serge Ketoff et Jean Prouvé sur la rive française du lac Léman et qui va se retrouver au cœur d'une démarche de sauvetage de la part du FAS, la fédération suisse des architectes.

Échelle du bâtiment-ville unitaire, avec le vortex, une réalisation emblématique de Jean Pierre Dürig et dont la prétention est d'être un véritable cadre de vie pour les milliers d'étudiants qui vont y résider. Échelle du détail pour terminer avec l'ensemble des petits projets et des interventions qui constituent la pratique de Germain Brisson.

Échelles aussi dans la manière de créer des synergies et des liens qui permettent de prétendre, par la collaboration de plusieurs personnes ou processus, à un supplément de réflexion. Les échelles deviennent ainsi des ponts qui, dans les situations complexes, permettent de s'émanciper des contraintes pour révéler des envies nouvelles et des approches inédites. L'architecture, lorsqu'elle s'efforce de traverser les échelles et d'élargir le panel des acteurs qui la constitue, s'ouvre à un regard culturel. Participant à la grande famille de la culture du bâti, elle se veut alors intégrative et englobante des disciplines qu'elle côtoie tel que le territoire et l'artisanat, l'ingénierie et le patrimoine, la pratique et la théorie.

Les trois articles du présent cahier démontrent qu'il faudrait élargir le propos et diversifier les intervenants pour trouver des réponses crédibles à un contexte donné. Une démarche suisse rend envisageable la sauvegarde d'un monument d'architecture français ; l'apport d'un jeune architecte insuffle une nouvelle vie à la substance bâtie et aux traces qu'il trouve dans les bâtiments existants sur lesquels il travaille ; un bureau zurichois traduit l'hétérogénéité d'un contexte suburbain en mutation par une réponse morphologique d'esprit monumental et visionnaire.

Ce rapport métrique aux éléments architecturaux qui nous entourent nous offre également l'opportunité de révéler l'origine du titre de cette série de publications. Se référant à la surface de son format imprimé, $612 \text{ cm}^2 = 34 \times 18 \text{ cm}$.

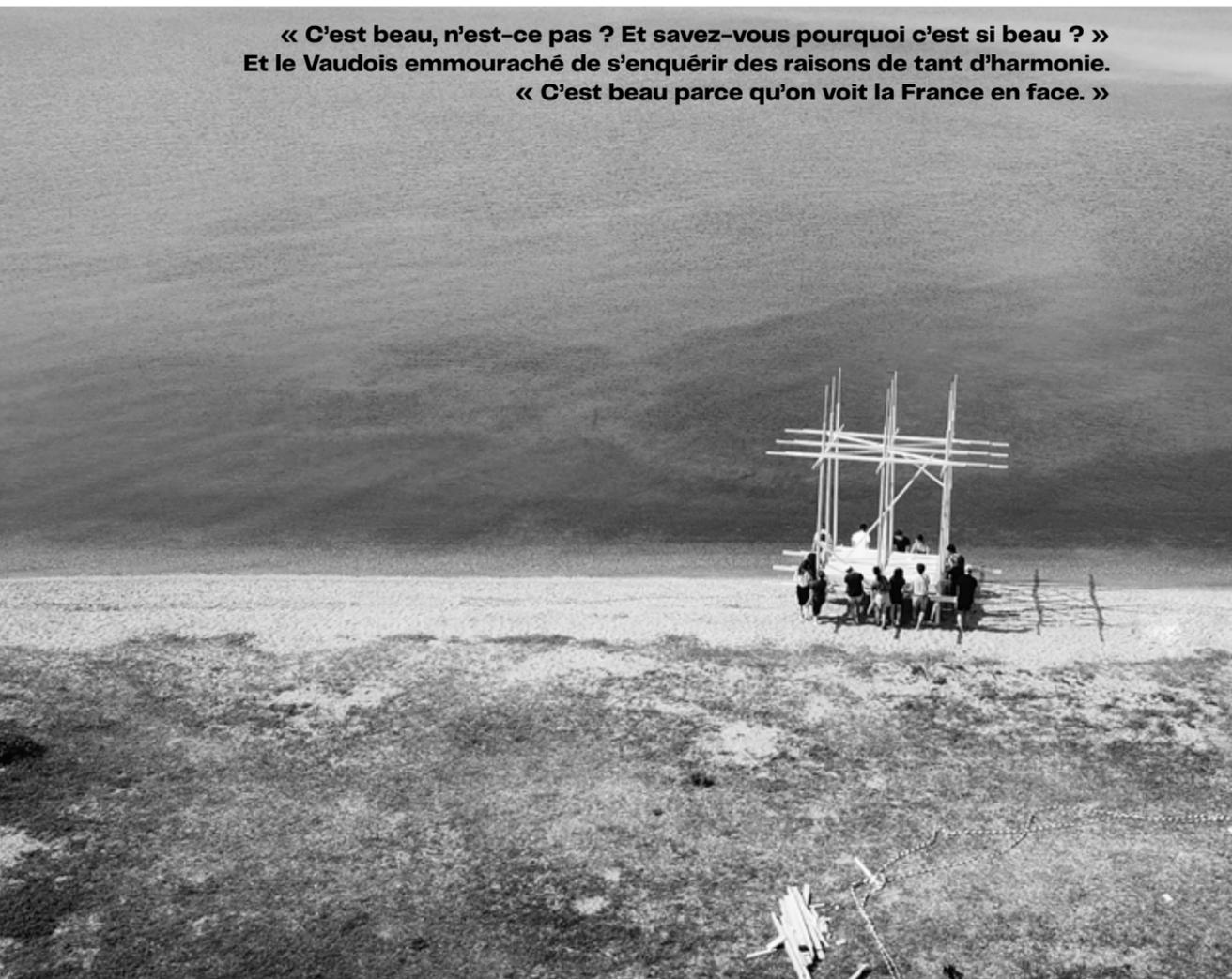
La Buvette d'Evian : danseuse de l'autre rive

Texte de Camille Vallet

Entretiens réalisés Yves Dreier
et Camille Vallet

Du côté suisse du lac Léman, les Français expatriés ont développé un petit mot d'esprit pour taquiner leurs hôtes. Lorsque le Vaudois – ému par la cime des montagnes et l'horizon bleui, fasciné, tendre même – se perd dans la contemplation de son Léman, le Français facétieux interroge :

« C'est beau, n'est-ce pas ? Et savez-vous pourquoi c'est si beau ? »
Et le Vaudois emmouraché de s'enquérir des raisons de tant d'harmonie.
« C'est beau parce qu'on voit la France en face. »



Les projets se sont inscrits sur les deux rives du lac © ALICE

UNE COLLABORATION TRANSFRONTALIÈRE

Mais cette plaisanterie anodine pourrait demeurer là si elle ne révélait pas une question cruciale qui traverse les disciplines liées au territoire : les choses appartiennent-elles plus à ceux qui vivent dessus ou à ceux qui les contemplant ?

La Buvette d'Evian a été réalisée entre 1955 et 1957 par l'architecte Maurice Novarina, l'ingénieur Serge Ketoff et le constructeur Jean Prouvé. Bijou d'ingénierie et d'architecture, elle est pourtant tombée dans l'oubli près de trente ans durant, et a été partiellement endommagée par une extension et diverses restaurations maladroites au cours des années 1980, malgré son inscription à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1986. En 2018, sous l'impulsion de Patrick Bouchain et de la section romande de la Fédération des Architectes Suisses (FAS), une monographie intégrant des recommandations pour la future restauration a été publiée par le Laboratoire des techniques et de la sauvegarde de l'architecture moderne (TSAM), affilié à l'École Polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL). Il met en évidence les restaurations qui doivent être faites au plus vite afin de protéger le bâtiment, identifiant les usages futurs qui permettraient de respecter l'architecture de la buvette.

LES BUVEURS D'EAU

Le programme originel de la buvette est d'une apparente simplicité : concevoir un lieu calme et contemplatif dédié aux buveurs d'eau. Evian est déjà doté depuis 1905 de la buvette de la Source Cachat, splendide promenoir de style Art Nouveau, où les curistes viennent soigner leurs maladies des reins. Après la deuxième guerre mondiale, l'essor de la marque passe tout d'abord par la publicité, mais très vite la volonté de construire un bâtiment moderne émerge. Le site de la nouvelle buvette sera celui du Grand Hôtel d'Evian, ayant brûlé en 1940. Suite à un premier projet qui ne convainc personne, Novarina s'associe avec Prouvé et dépose en 1955 un dossier qui esquisse déjà les thèmes majeurs de la buvette : un grand bassin qui prolonge l'intérieur vers l'extérieur, une grande boîte de verre soutenue par une structure gracile, un plan libre, ... La buvette se dessine déjà comme ce qu'elle demeurera au cours de ses quarante années d'activité : un grand abri ouvert depuis lequel contempler le lac.

UN SYSTÈME STATIQUE INTRIGANT

Jusqu'à l'intervention du TSAM, le système statique de la buvette d'Evian restait un mystère pour beaucoup. Patrick Bouchain compare son architecture au corps d'une danseuse pris dans un mouvement, associant force et fragilité, dont on ne sait si elle est sur le point de s'envoler ou de s'effondrer. Célèbre pour sa disposition asymétrique et sa béquille décentrée, la buvette possède un porte-à-faux de six mètres de long qui accompagne le regard vers le lac, tandis que la toiture remonte légèrement à l'arrière, au sud, afin de faire rentrer le maximum de lumière à l'intérieur du bâtiment.

Les recherches démontrent qu'afin de stabiliser cette architecture audacieuse, Prouvé a eu l'idée d'utiliser une toiture à double courbure ainsi qu'une structure composée bois-acier. De plus, il a utilisé les montants verticaux des grandes baies vitrées pour achever de stabiliser la buvette.



Vue de la buvette d'Evian dans les années 1960 : contrairement à ce que l'on pourrait penser, les éléments filigranes en façade ne portent pas la toiture mais ils la tendent. © TSAM

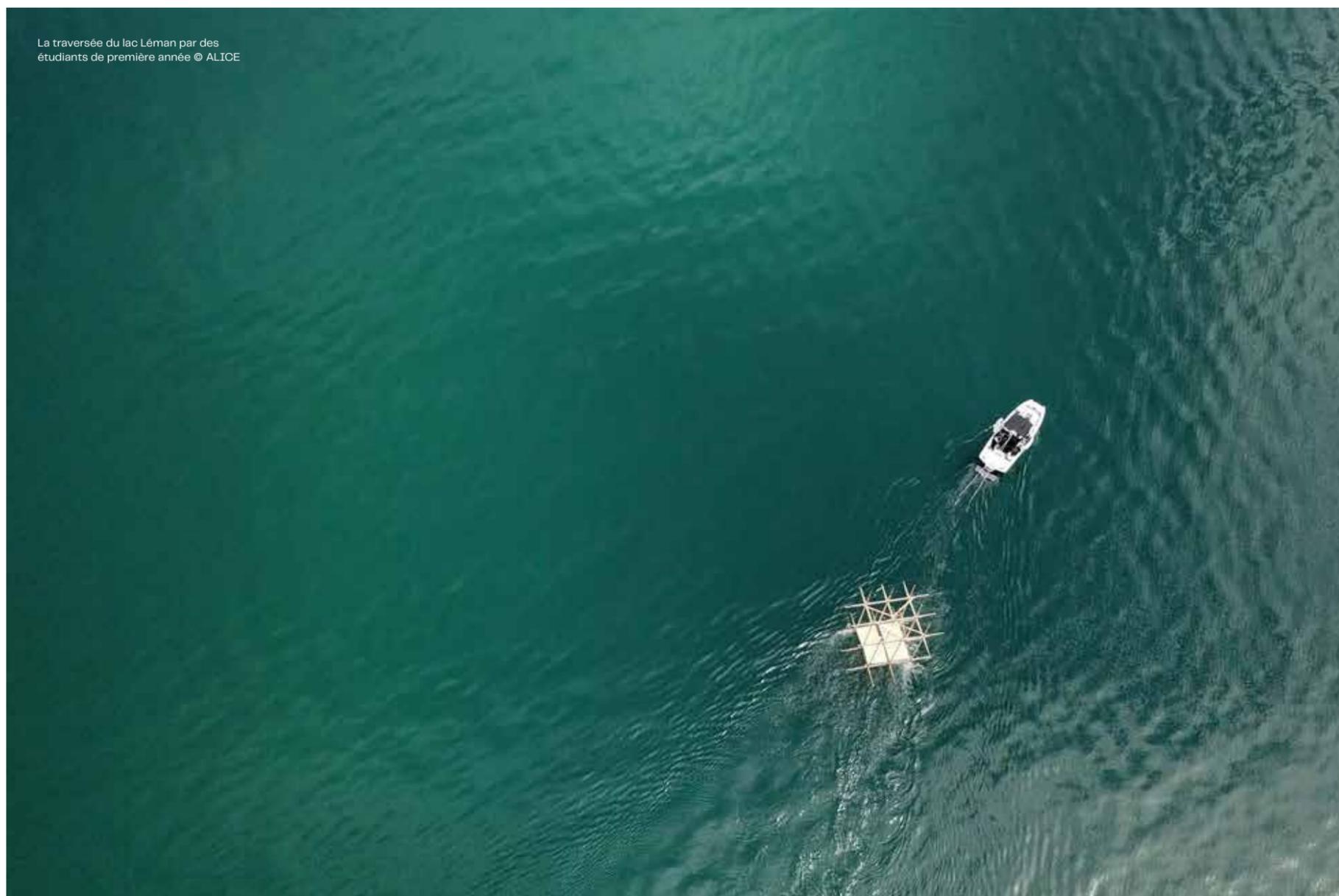
D'UNE RIVE À L'AUTRE

C'est aujourd'hui l'audace architecturale et le génie constructif de la buvette qu'il est question de pérenniser. Mais comment ? La buvette attend d'une part une restauration sensible qui l'épure de ses ajouts disgracieux et d'autre part un programme qui corresponde à sa condition d'origine.

Inaccessible au public depuis une vingtaine d'années, la buvette a désormais pour première gageure de sortir de la léthargie de l'oubli qui estompe progressivement son histoire et ses qualités. Afin de sensibiliser à son destin futur, la primauté va donc à sa réouverture sporadique lors d'événements spécifiques.

Cette année, en mai, cent-cinquante étudiants en architecture de l'EPFL ont franchi le lac pour ériger des protostructures¹ aux abords de la buvette. Une première étape dans la réappropriation de cet abri posé sur les rives du Léman. Car, comme le dit Patrick Bouchain, « ce qu'on retient d'un bâtiment, c'est la vie que l'on parvient à insuffler à l'intérieur. »

La traversée du lac Léman par des étudiants de première année © ALICE



JEANNE DELLA CASA ET SARAH NEDIR

Architectes et co-présidentes de la FAS section Romandie, respectivement de 2013 à 2019 et de 2015 à 2019.

Quel est le rôle de Patrick Bouchain dans l'aventure de la buvette ?

Il y tient deux rôles : l'un en lien avec l'histoire commune qu'il a partagé avec Jean Prouvé autour de la Buvette, l'autre issue de la rencontre avec la Fédération des Architectes Suisses (FAS) à Evian en 2014. Soucieuses de prendre du recul sur le contexte suisse en traversant le lac, la section Romandie de l'association a sollicité Patrick Bouchain pour visiter la Grange au Lac. C'est lui qui nous a ensuite ouvert les portes de la Buvette et nous a proposé de la commenter. C'était la première fois qu'il présentait les deux bâtiments dans une continuité temporelle, déclenchant ainsi une réflexion sur les similitudes de leur histoire. Sans solution quant à l'héritage moral que lui avait fait Jean Prouvé concernant la préservation de la Buvette, Patrick Bouchain nous a soufflé que la solution pourrait venir de Suisse.

Nous avons alors embrassé son idée comme une mission qu'il nous confiait. Sans modèle, nous nous sommes inspirées de sa faculté à rendre possible un projet pour le développer à sa mesure et avons réfléchi avec lui par ricochet et par impulsion.

Pourquoi la FAS a-t-elle eu un coup de cœur pour la Buvette ? Et que signifie l'implication de la Suisse dans ce contexte français ?

Avec la Buvette, nous avons la conviction d'avoir trouvé un trésor, là en face de chez nous. Maintenant il faut réveiller et révéler sa substance, mais personne ne sait comment, il nous reste donc à inventer. Dans ce genre de cas, le recul de l'étranger est un vrai potentiel et les barrières mentales sont tombées lors de la traversée du lac. Les solutions et les interventions se font à plusieurs niveaux, d'abord en empêchant la dégradation du bâtiment, mais aussi en réfléchissant à ce qu'il deviendra, à son futur.

L'implication de la FAS démontre que le lac peut dépasser ces seules qualités territoriales. Quelles pourraient être les autres opportunités de créer un réseau d'intérêt autour du lac ?

Notre première opportunité a été de profiter de la force de la FAS en tant qu'association, d'utiliser notre intelligence collective d'architectes comme un outil culturel, comme un terrain d'exploration. Il faut comprendre que la vue sur Evian définit le champ visuel quotidien des Lausannois. Réfléchir à l'espace libre généré par lac a constitué la base de réflexion de la FAS, l'impulsion de tous les projets connexes comme le mandat de recherche avec le TSAM à l'EPFL, le congrès de l'UIA, Lac 2023 en collaboration avec la CAUE 75 et enfin le projet des étudiants de l'atelier Alice à l'EPFL sous la conduite de Dieter Dietz. Chaque projet développe sa propre excellence, leur filiation n'est pas évidente, mais elle réveille une matière commune, une envie de partage. Le lien identitaire avec le Lac Léman, mais aussi l'accès à l'eau en tant que valeur universelle sont apparus indépendamment de la Buvette. Nous nous sommes alors aperçues que le lac est autant un vide, qu'un plein, comme la Buvette en soi.

PATRICK BOUCHAIN

Architecte et scénographe.
Il a notamment réalisé *la Grange au Lac* à Évian.

Son rôle dans cette collaboration :

Lorsque j'ai commencé à travailler avec Jean Prouvé en 1981 au sein des Ateliers de Création Industrielle, Jean m'a fait visiter la Buvette. À l'époque, celle-ci était déjà désaffectée et partiellement endommagée par l'extension des Thermes d'Évian. À la mort de Jean, je me suis battu pour faire inscrire la buvette à l'inventaire des monuments historiques, ce qui a pris quasiment vingt ans. Le projet de la Grange au Lac, situé non loin de la Buvette, m'a fait revenir fréquemment sur les lieux. J'ai souvent évoqué la Buvette, au cours de mes conférences, jusqu'à finalement attirer l'attention de la FAS et du TSAM sur cet objet unique.

Pourquoi ce coup de cœur pour la Buvette ?

La buvette était non seulement l'un des projets préférés de Jean Prouvé, mais aussi le plus exceptionnel, en raison de son système constructif mystérieux qui donne l'impression qu'elle tient presque par magie. Ce bâtiment-basculé, en déséquilibre sur son pied décalé, tendu d'un côté et porté de l'autre, évoque la figure d'une danseuse prise dans un mouvement. Même le pavillon du centenaire de l'aluminium, qui adoptait pourtant un système constructif similaire, n'évoquait pas la même grâce, la même fragilité mêlée de robustesse.

Quel avenir souhaiteriez-vous à la Buvette ?

La Buvette d'Évian ne devrait être dotée d'aucune affectation, d'aucun programme. Elle devrait demeurer vide, comme un bijou sur un socle, et être illuminée de mille feux. Ainsi, la nuit, elle agirait comme une lanterne, comme un phare, sur les rives du Léman.

MANUEL BIELER

Architecte et co-président de la FAS section Romandie dès 2019. Initiateur Groupe LAC 2023.

Quelles sont les valeurs de l'eau dans l'urbanisme et l'architecture ?

Les valeurs de l'eau sont avant tout les valeurs de la fluidité de notre société liquide. Comme théorisé par le philosophe Zygmunt Baumann, nous évoluons aujourd'hui dans un environnement marqué par le flux incessant de la mobilité – et de la vitesse, deux caractéristiques de notre modernité. La fluidité de nos vies influence inévitablement sur les espaces dans lesquels nous vivons. Aujourd'hui, les architectes et les urbanistes se doivent de répondre à l'injonction du philosophe et se révolter par la créativité et l'engagement au plus près du monde.

En quoi consiste la vision LAC 2023 (Léman, Architecture, Connection) ?

LAC 2023 est avant tout l'appréhension d'un territoire à travers le prisme de l'architecture et des disciplines qui l'entourent, qui vont de l'art à l'ingénierie, en passant par le paysage et le patrimoine dans une approche multidisciplinaire élargie de la culture du bâti. L'objectif est de donner à voir, à vivre, à comprendre un territoire et de partager les réflexions propres à celui-ci avec un public international.

Pourquoi vouloir générer un réseau de collaborations autour du lac ?

À différentes échelles, les territoires répartis autour du lac Léman sont traversés de frontières, qu'elles soient politiques ou administratives, nationales ou cantonales, géographiques ou topographiques, et pourtant ces territoires sont intimement interconnectés dans le vécu quotidien de leurs habitants. Les échanges en termes de mobilité professionnelle sont nombreux entre ces cantons et départements qui sont, en France ou en Suisse, parmi les plus dynamiques en termes non seulement économiques, mais également culturels. Et pourtant la conscience de cet espace reste très en retard au regard de sa cohérence. L'architecture, au travers d'une approche territoriale, peut participer à révéler ses potentiels et à construire son identité.

DIETER DIETZ ET L'ÉQUIPE DU LABORATOIRE ALICE

Architecte et directeur du laboratoire ALICE (Atelier de la Conception de l'Espace).
Le laboratoire ALICE est en charge depuis 2010 de l'enseignement de la théorie et de la critique du projet pour l'ensemble des étudiants de première année en architecture de EPFL.

Quel est le rôle de Danone dans ce processus ?

À l'origine, c'est la FAS qui a servi d'intermédiaire entre les divers acteurs du projet. Daniel Zambardi, co-directeur de ALICE, Jeanne Della Casa, Sarah Nedir et moi avons eu une première rencontre fin août 2018 à Lausanne avec Laurent Sacchi, vice-président de Danone. Nous lui avons expliqué notre approche pédagogique et parlé de notre mission qui consiste à amener de la vie dans la Buvette, qui n'est aujourd'hui presque plus utilisée. Patrick Bouchain et la FAS ont commencé les démarches en contactant les propriétaires, soit Danone qui détient Evian Resorts et la Buvette. Les propriétaires ont apporté un soutien intellectuel et financier au projet. Ils ont montré une forte envie de collaborer à la culture d'Évian dans le contexte lémanique.



Vue de la buvette d'Évian dans les années 1960 : le côté est de la buvette est aujourd'hui prolongé par les termes d'Évian. © TSAM

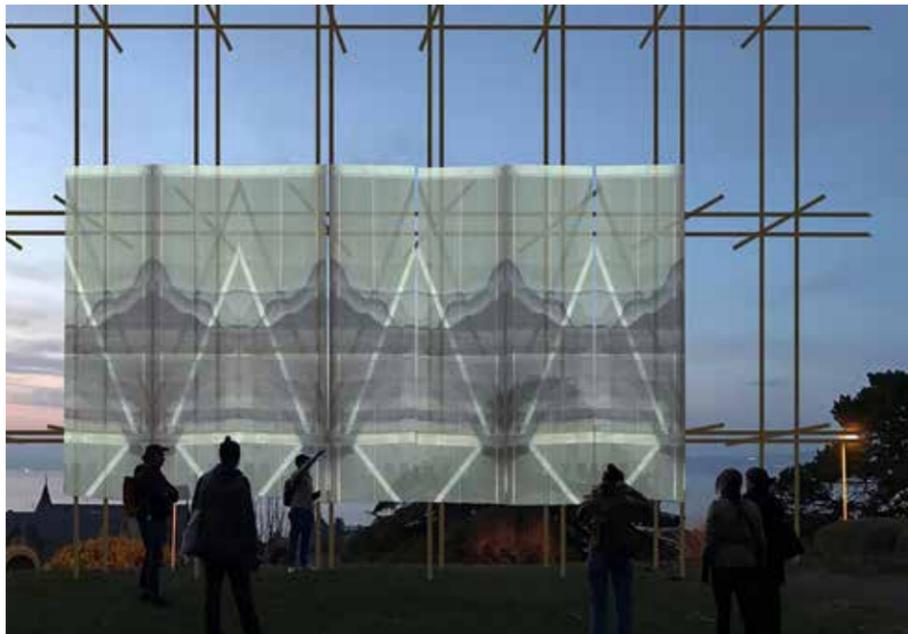
...

Quelle est l'intervention temporaire que le laboratoire ALICE planifie pour rendre à la buvette son rayonnement d'antan ?

Nous menons tout d'abord une recherche très ouverte sur ce que pourraient être les programmes ou interventions dans ce site. Comme nous avons 200 étudiants et architectes en train de réfléchir simultanément, nous restons prudents pour éviter les préjugés. Je ne vois pas la Buvette comme un objet séparé de la ville, mais plutôt comme une infrastructure liée à la question du Léman. Elle pourrait permettre de créer des connexions, qui aujourd'hui sont existantes mais peu perceptibles. Si la situation actuelle est différente de celle des années 1970, où les deux côtés du lac étaient alors deux nations clairement séparées, les connexions sont aujourd'hui encore sous-exploitées. Actuellement nous essayons de construire grâce à divers partenariats, entre autres avec le Conservatoire de Lausanne, un narratif à la fois culturel et territorial. Nous aimerions concevoir un projet qui puisse révéler l'idée de la traversée par exemple sous la forme d'un radeau, ou d'un flotteur.

Concrètement, quelle a été l'intervention des étudiants à Evian en 2019 et comment envisagez-vous la suite de ce projet ?

Nous sommes intervenus sur trois à quatre sites, qui sont liés à l'eau d'Evian – celle de la source, mais aussi celle du lac. Le premier site est proche du lac, le deuxième au niveau de la Buvette. Le troisième sur un belvédère, où s'implantait autrefois l'hôtel Splendide, dont la faiblesse des fondations, par peur de toucher les sources, a nécessité sa démolition. Le quatrième se situe dans la pinède de la Grange au Lac. Comme ces quatre sites sont reliés par un funiculaire, le narratif de traversée s'est imposé littéralement, avec la musique comme fil rouge et un concert en étapes, de St Sulpice, en Suisse, à Evian, en France. Mais le projet Becoming Lemman ne s'arrête pas là. Au cours de l'année 2020, nous allons étendre notre rayon d'étude et considérer tout le Léman dans sa dimension territoriale et les possibilités de connexions de rive à rive.



L'intervention des étudiants de première année vise à rassembler les deux rives du lac Léman. @ALICE

FRANZ GRAF

Architecte et professeur associé à l'EPFL, où il dirige le laboratoire des Techniques et de la Sauvegarde de l'Architecture Moderne.

GIULIA MARINO

Architecte et docteure ès sciences de l'EPFL. Enseignante et chercheuse au sein du laboratoire des Techniques et de la Sauvegarde de l'Architecture Moderne (TSAM) de l'EPFL depuis 2007.

Quel a été le rôle de la FAS dans cette aventure ?

Il était important que la FAS joue un rôle d'intermédiaire entre le TSAM, qui est un laboratoire de recherches de l'EPFL, et les propriétaires de la buvette (Danone), qui sont aussi les maîtres d'ouvrage de la future restauration. La FAS nous a permis de garder une distance critique dans notre démarche scientifique. Pour un architecte, il est particulièrement difficile d'avoir une position de recherches lorsqu'il est en relation directe avec un client. Le rôle du TSAM est véritablement d'établir un cahier des charges pour la restauration de la Buvette et d'initier une réflexion programmatique qui permettraient de sauvegarder les qualités d'origine du bâtiment. Il s'agit de relever ses qualités fondamentales mais aussi de livrer un diagnostic qui puisse être à la base des interventions futures.

Quel est le rapport de la Buvette avec le lac ?

Il n'y a jamais eu de rapport direct et physique entre la Buvette et le lac, en raison de la route qui depuis toujours se trouve entre les deux. Le rapport de la Buvette au lac se construit uniquement sur un rapport de contemplation. Cependant, la Buvette possède, en tant que phare ou lanterne, une puissance symbolique très forte sur le territoire. D'ailleurs, à l'époque, une mise en scène lumineuse – du bas vers le haut – existait, mais ce dispositif a été détruit lorsque les sols ont été refaits. Pour des raisons sans doute financières, il n'y jamais eu de tentatives de reproduire cette mise en scène lumineuse. Si l'éclairage intérieur n'était pas beaucoup développé – en raison de son usage principalement diurne – en revanche celui du bâtiment proposait une mise en scène particulière, afin d'obtenir un « effet lanterne ».

Quelle question poseriez-vous à Jean Prouvé et à Maurice Novarina aujourd'hui ?

Voilà une jolie expérience de spiritisme. Il existe un mythe autour de ce projet que nous souhaiterions lever. Les poteaux constituant la façade de la Buvette sont-ils ceux du pavillon du centenaire de l'aluminium, qui ont mystérieusement disparu au cours de son démontage, lequel a lieu au même moment que le chantier de la Buvette d'Evian ?



Les installations des étudiants de première année de l'EPFL ont permis de réactiver la buvette désaffectée. © Dylan Perrenoud

Texte de Christophe Catsaros

VORTEX

Les immeubles parfaitement circulaires sont rares. Il en existe un à Mulhouse, construit par Pierre-Jean Guth au début des années 1950. « L'annulaire » est empreint de la sobriété et de la finesse d'une époque où la modernité n'avait pas encore basculé dans la construction répétitive à grande échelle. La qualité d'exécution n'est pas la seule raison pour y voir un joyau du patrimoine moderne. En plus d'être soigneusement bâti, l'ensemble de Guth présente un intérêt urbain. Le jardin arboré qui en constitue le centre est traversé par l'axe piéton principal qui relie la gare au centre-ville. L'annulaire fonctionne comme une porte, un seuil capable de signifier, par la forme du bâti l'entrée dans le cœur de la ville.

Jean-Pierre Dürig ne connaissait pas l'annulaire de Pierre-Jean Guth, et pourtant son Vortex réalisé à l'UNIL adopte certaines de ses qualités urbaines. Là aussi, s'exprime l'idée d'une densité élevée qui ne serait pas écrasante. L'ensemble est constitué par 712 unités (941 chambres à coucher) destinés d'abord aux athlètes des Jeux de la jeunesse prévus en janvier 2020, puis aux étudiants du principal campus universitaire de l'agglomération lausannoise. Le projet qui vient d'être livré combine la simplicité d'une facture helvétique à un certain goût des superlatifs. Ce mariage inhabituel permet de le décrire par des énoncés simples, quasi mathématiques.

Soit 941 pièces traversantes disposées sur une rampe hélicoïdale inclinée à 1%. Le diamètre extérieur est de 137 mètres, celui intérieur de 105 mètres, pour un bâtiment qui culmine à 27 mètres.

Le gigantesque ruban de ce bâtiment circulaire enroulé sur neuf niveaux ferait plus de 2800 mètres s'il venait à être déroulé. Jean-Pierre Dürig concède avoir commencé à travailler sur le principe d'un bâtiment linéaire, s'inspirant des villages-rue (Strassendorf) qui se déploient le long des routes. Ce type d'habitat rural groupé serait au cœur de la recherche qui a abouti au Vortex. Dürig s'intéresse tout particulièrement au dénominateur commun minimal qui permet de constituer un ensemble. Dans le village rue, c'est l'axe qui traverse le village, dans le vortex c'est la rampe qui unit toutes les habitations de l'ensemble.

S'il est peu probable qu'un habitant se serve de la rampe pour accéder aux étages, l'existence d'un tel dispositif unitaire crée les conditions d'une convivialité à une échelle rarement observée. L'immeuble affiche de manière ostentatoire les principes unitaires qui régissent son organisation spatiale. Plus qu'une mise en scène ou un décor, le vortex est par sa forme et son fonctionnement un condensateur social, dans la lignée des expérimentations brutalistes de la seconde moitié du 20^e siècle.

Le principe de la coursive comme dispositif de socialisation, appliqué par les Smithsons dans de nombreux projets, dont le tristement médiatique Robin Hood Gardens, se trouve ici intensifié par sa simplicité formelle. Les locataires du Vortex habitent littéralement la rampe inclinée qui monte au neuvième étage. Comme dans le cas des Smithsons, la lisibilité du principe organisationnel revêt une dimension dialectique. Elle est une façon de faire « parler » l'ensemble de sa fonction et de sa façon particulière d'y répondre.



Vortex depuis le terrain de sport adjacent.
© Eik Frenzel

LE VORTEX ET CE QU'IL APORTE AU CAMPUS.

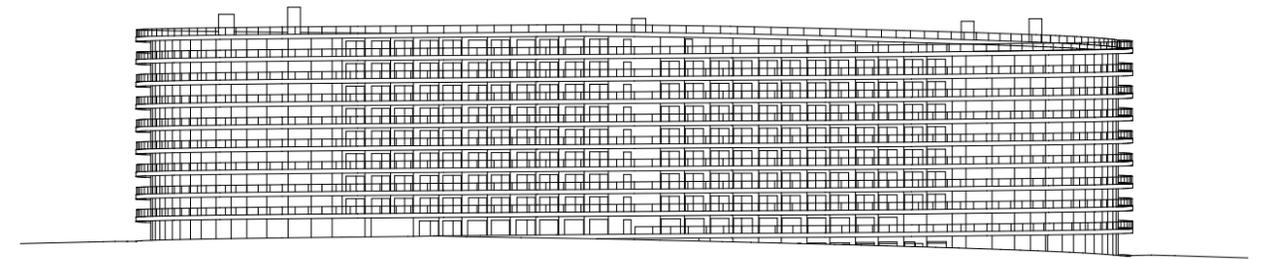
Les campus universitaires européens de la seconde moitié du XX^e siècle se ressemblent. Dans la plupart des cas, leur création vise la constitution de pôles dédiés où l'activité académique va pouvoir se déployer et s'épanouir dans des équipements fonctionnels. Ce faisant, l'université quitte la ville, se coupe du milieu urbain dont elle s'est longtemps nourrie. Une des conséquences de cet exode n'est autre que l'appauvrissement des cœurs de villes moyennes, plus dépendantes que les métropoles de l'activité estudiantine.

Ceci fût le cas dans les années 1970 à Lausanne, où le départ progressif des milliers d'étudiants vers le nouveau campus a été synonyme d'appauvrissement du centre-ville. Les réponses pour pallier à cet exode et ramener les campus dans le giron de la ville sont multiples. Dans certains cas, c'est en s'agrandissant que la ville a pu rejoindre son campus excentré. Un tramway peut aussi aider à rapprocher le pôle universitaire de la ville dont il s'est détaché, comme à Orléans. À Lausanne c'est une autre formule qui est engagée depuis bientôt dix ans: celle d'une densification du campus avec l'apport des attributs urbains qui lui faisaient défaut, c'est à dire l'habitat et le commerce. L'EPFL et l'UNIL se sont lancés depuis quelques années dans la création d'une véritable ville de plusieurs milliers d'habitants au sein du campus.

On y trouve des supermarchés et des hôtels, des restaurants et le plus important : des logements. Vortex fait partie de cet ambitieux projet faisant évoluer le campus d'un pôle univoque où l'on ne fait que qu'étudier vers un véritable quartier où l'on habite, travaille et se distrait.



Vue aérienne du Vortex.
© Jamani Caillet



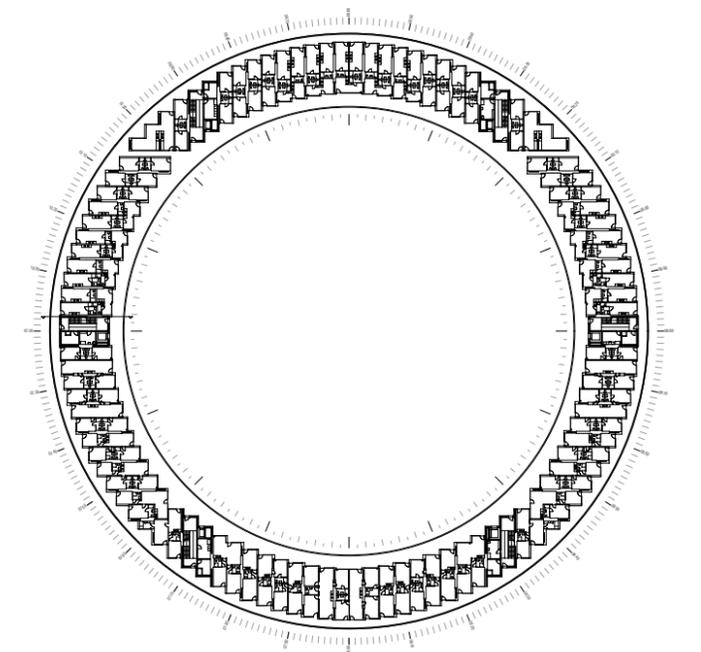
© Dürig Architekten

DÜRIG, DERNIER DES BRUTALISTES ?

Jean Pierre Dürig est un habitué de la grande échelle. Son nom est lié à un chantier d'envergure qui a changé le paysage ferroviaire et urbain suisse : la rénovation de la gare de Zurich. Ce projet, complexe par sa mise en œuvre, a permis d'agrandir la gare en creusant le sous-sol existant. La stratégie a été une telle réussite qu'elle est devenue le modèle de tout une série de réaménagements de grandes gares, comme celle de Genève ou de Lausanne, dont les chantiers sont sur le point de commencer. Si son expérience antérieure explique en partie son aisance avec la grande échelle, elle ne répond pas à la question du choix de la maîtrise d'ouvrage d'implanter un ensemble unitaire de cette taille.

Ne faudrait-il pas plutôt se demander pourquoi un tel projet serait quasi impossible en France? La réponse se trouve probablement dans l'imaginaire collectif, c'est à dire dans la représentation que l'on se fait de la promiscuité et de la densité. Le vortex de Durig est dans la continuité des tentatives entreprises dans les années 1970 pour générer de l'urbain au sein de très grands ensembles. Il appartient à cette période révolue où la ville devait nécessairement se réinventer dans un travail formel et spatial. Depuis, la France est devenue allergique à la grande échelle. La plupart de ces grands ensembles exceptionnels ont déperit, dans l'indifférence et la lente paupérisation des populations qu'on y reléguait. La peur des grands ensembles s'est traduite par un recours quasi automatique à la fragmentation des volumes conséquent en lots distincts. La variation formelle exigée des architectes opérant sur un macro lot virant le plus souvent à l'excès.

La Suisse n'a pas les mêmes phobies; elle en a d'autres. Ses très grands ensembles, comme le Lignon à Genève conçu pour 10 000 habitants ou le Telli de Hans Marti à Aarau (2500 logements) se portent bien, ils sont toujours habités par une classe moyenne qui ne connaît ni chômage, ni l'envie pressante de se barricader dans un pavillon ou une gated community. C'est peut-être la raison pour laquelle un immeuble unitaire de mille logements y est encore envisageable.



© Dürig Architekten

Constellation

Brisson

Textes de Tanguy Auffret-Postel
et Oscar Gentil

Peut-on être tout à la fois, innovant, ouvert sur le monde et sensible aux traditions et aux usages formels de la discipline architecturale ? Comment concilier l'exigence d'une écriture ambitieuse et précise avec la conviction que l'architecture doit participer intensément à la vie de la cité ?

Ce qui frappe immédiatement dans la pratique du jeune architecte Germain Brisson, installé à Lausanne depuis 2015, c'est une manière très naturelle de relier ces deux positions distinctes et souvent clivantes, avec une aisance et un plaisir qui leur rend toute leur force et révèle leur essentielle complémentarité.



Plateforme, bureaux d'architectes, Lausanne, 2017, avec Biolley Pollini © Alan Hasoo

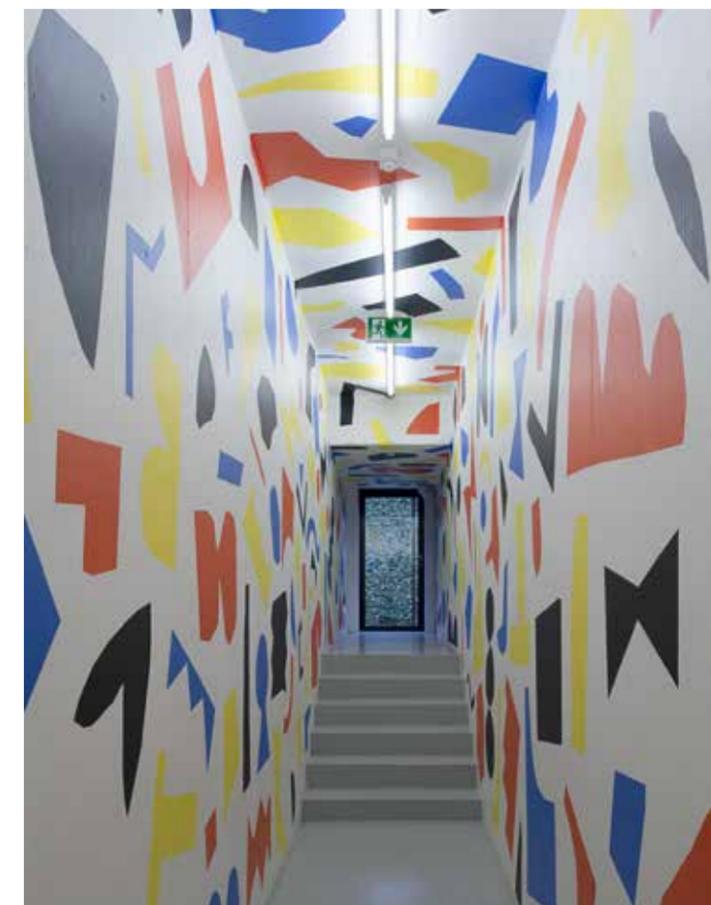
PLATEFORMES

Cherchant à étendre l'horizon de la discipline architecturale, Germain Brisson multiplie les engagements et activités au sein de diverses associations. Il crée ainsi des plateformes – au sens large du terme – propices à l'élaboration collective, à l'échange et au partage. Il a ainsi été à l'origine de l'édition d'un Guide de l'indépendant, de soirées de débat pour jeunes architectes, du collectif Wunderkammer qui invite artistes et collectifs à investir des espaces en chantier, et enfin, avec l'association Ville en Tête, de la mise en place d'une structure pour la sensibilisation à l'environnement construit.

La création de ces plateformes contribue également à l'écriture d'un récit commun avec divers acteurs, laissant une trace qui ancrera territorialement ses interventions. La collaboration devient donc une ambition revendiquée, comme dans le projet Le Cube, où le projet architectural se résume à produire un support lisse et volontairement neutre pour l'offrir aux explorations de l'atelier Bingo. Cette attitude, toute en retenue, permet aux formes mystérieuses et colorées des graphistes de compléter l'espace pour lui offrir une identité remarquable.

Germain Brisson s'efforce d'affirmer que l'architecture ne peut se faire ni seul, ni sans déborder du strict cadre de la discipline. L'espace où il a installé son bureau, qu'il partage avec d'autres architectes, s'appelle d'ailleurs la Plateforme.

APEMS Le Cube, Collège des Alpes, Pully, 2017, avec Atelier Bingo © Alan Hasoo



SMALLNESS

Si la progression des échelles koolhaassienne tend irrémédiablement vers le très grand, Germain Brisson, au contraire, s'intéresse au petit. Il troquerait volontiers la *Bigness* contre la *Smallness*, sans pourtant chercher à théoriser l'impact que la petite échelle a sur la pratique de l'architecture. Il s'y sent bien, voilà tout. C'est pourquoi il n'a ni l'intention ni l'envie de fuir les territoires du S pour des projets M, L ou XL. Les échelles réduites et contenues se sont imposées au fil des commandes, pour finalement devenir une revendication.

La *Smallness* est une opportunité pour investir fortement des champs architecturaux qui obsèdent Brisson. Prônant l'immédiateté, la *Smallness* offre à l'architecte le plaisir de voir le résultat de son travail rapidement, et lui permet de réagir en direct. Son contrôle sur l'espace n'a jamais été aussi grand.

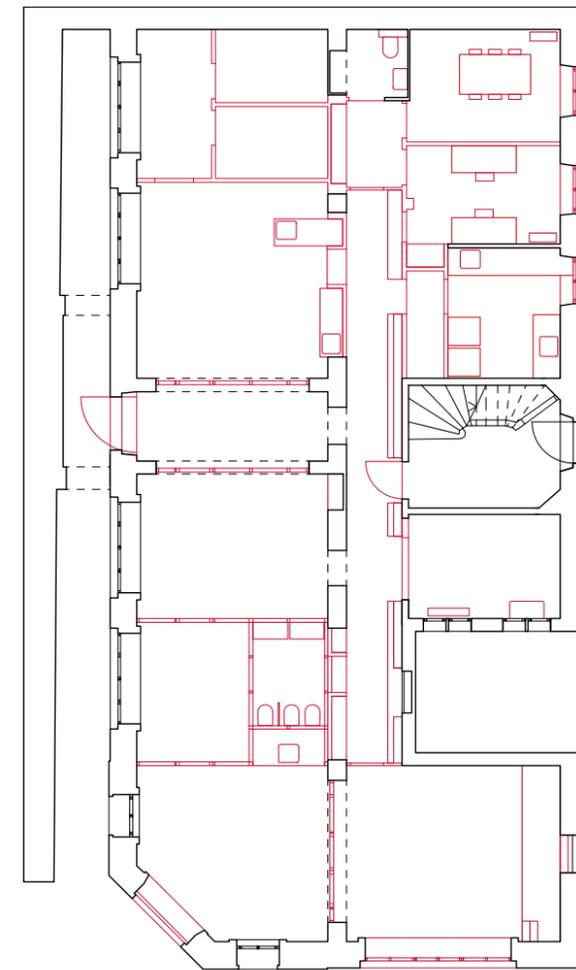
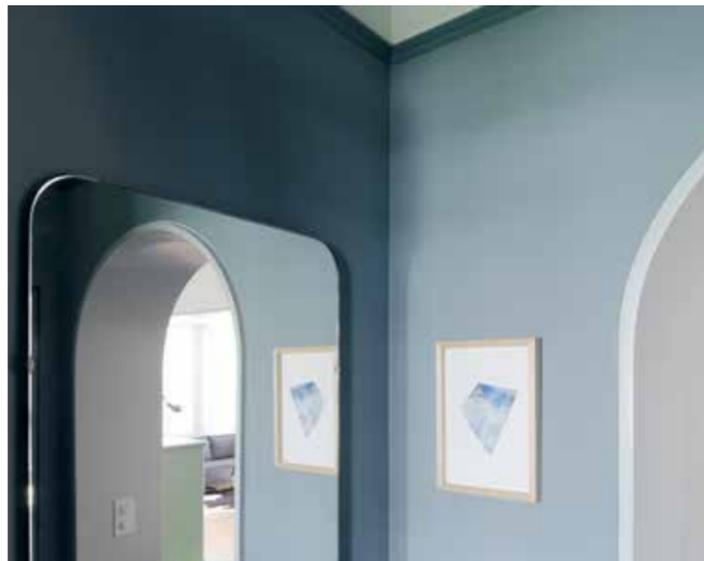
Si la *Bigness* n'avait presque plus rien d'architectural, tant sa substance devenait urbaine, métropolitaine, globale, peut-on encore qualifier la *Smallness* d'architecture ? Abandonné par les architectes, qualifié de simple décoration, de design d'ambiances ou de lifestyle, le champ du petit n'est plus considéré comme un véritable terrain d'expérimentation spatial, esthétique et narratif. Pour le Bureau Brisson, la *Smallness* devient une véritable — et grande — ambition ; accompagner durablement les usages et le quotidien par une générosité esthétique et matérielle. La garantie de maîtrise du dessin et de son exécution passe par l'agilité d'une petite équipe, tout comme le plaisir pris dans le surinvestissement de thèmes architecturaux précis.

La grandeur du Bureau Brisson réside certainement dans ce goût de la petitesse, qu'il revêt désormais volontiers comme un habit confortable et identitaire.



Appartement privé, Prilly, 2016 © Alan Hasoo

Maquettes de projets,
échelle 1:33
© Bureau Brisson



Crèche du Centenaire,
Lausanne, 2015-17,
avec Anne-Chantal Rufer
© Alan Hasoo

LES USAGES DU PLAN

L'intérêt porté au travail du plan est une telle évidence pour de nombreux architectes qu'il serait facile de considérer qu'il s'agit là d'un critère générique et donc sans intérêt particulier pour qualifier la spécificité d'une pratique. Pourtant l'obsession pour ce média si particulier se renouvelle sans cesse selon de subtiles variations qui dessinent de nouvelles affinités et de nouveaux points de vue. Germain Brisson s'inscrit dans une lignée de jeunes architectes qui assument cette fascination pour un plan qui met en tension rationalité, abstraction et plaisir formel. Premier outil pour répondre aux contingences du programme, il sert toujours à produire des spatialités claires et puise pour cela dans un répertoire de formes connues.

Dans le projet de la garderie du centenaire, le plan est mis au service d'un dispositif spatial et matériel complet sans pour autant chercher à figer une figure autonome. Les accès, distributions et partitions sont organisés le plus efficacement possible pour permettre la mise en scène de la succession des parois vitrées qui forment le cœur du projet. Mais le plan est aussi l'occasion de faire naître des spatialités latentes comme le fit Schinkel pour le château de Tegel. Partant d'une tour isolée sur un pavillon, Schinkel la multiplie pour produire un « schloss » à quatre tours dont la composition ne laisse présager qu'il s'agit là d'un postscriptum. Dans une proportion tout autre, c'est la même méthode qui est à l'œuvre dans la villa des années 1930 ou le Bureau Brisson fait naître enfilades et vestibules dont on ne peut soupçonner qu'ils appartiennent à une intervention ultérieure au bâtiment d'origine.



Villa des années '30, Lausanne, 2017-18 © Alan Hasoo

L'AMBIGUÏTÉ DES TRACÉS

Ne pas écraser. Ne pas disparaître. C'est avec ce double mantra que l'on pourrait résumer de façon succincte une attitude qui traverse l'ensemble des projets de Bureau Brisson.

Plutôt qu'une attitude de contraste qui viendrait apposer une écriture exogène, la fascination de Bureau Brisson pour une architecture *altneu* – entre ancien et neuf¹ – l'amène à s'inspirer des logiques *in situ* comme matières premières, des détails de modénatures ou des curiosités des espaces qu'il transforme, quitte à opter pour une certaine disparition, voire même à rendre invisibles certaines interventions.

L'ornementation, qui n'est pas là pour cacher – comme le veut la tradition – mais plutôt pour révéler, devient un outil d'emphase à des moments cruciaux d'un projet. Les plafonds peints de la Villa années 1930 qualifient ainsi les espaces d'entre-deux – entre l'escalier et la chambre, entre le salon et la salle à manger – et leur donnent une identité propre.

Les traces sont souvent un élément déclencheur du projet. Dans les locaux qui abritent son atelier, quelques pans de céramiques préexistants ont été conservés et témoignent des usages antérieurs du lieu. Ces aplats de couleurs verticaux sont le point de départ d'un jeu qui renforce le *raumplan* en assignant à chaque niveau une teinte de sol différente. Au final, linoléum et céramiques se répondent pour fabriquer une nouvelle spatialité chromatique.

Il faut aussi observer le rythme donné par les partitions en bois des nouvelles cloisons du Centenaire, elles-mêmes surplombées de miroirs qui épousent les ondulations des moulures lorsque le linteau manquait. Celle-ci révèle l'attention donnée à un ordre de l'ensemble, sorte de symbiose où traces préexistantes et projetées s'enchevêtrent résolument.

Crèche du Centenaire, Lausanne, 2015-17,
avec Anne-Chantal Rufer © Alan Hasoo



Villa des années '30, Lausanne, 2017-18 © Alan Hasoo

L'IMPOSSIBILITÉ D'UNE ÎLE

Faire le portrait d'un jeune architecte et de sa pratique, en cherchant les signes répétés d'une attitude, n'est pas chose aisée. En les nommant, on risque de détruire ou de figer ce qui les rend fascinants. Pourtant, une analyse qui ne serait pas comme à l'accoutumée rétrospective, mais immédiate, ou pour le dire autrement, une analyse d'une pratique en train de se constituer a l'avantage de pouvoir révéler des obsessions émergentes, variées et souvent plus fortes.

Alors que les projets du Bureau Brisson donnent le sentiment de s'intéresser à la forme, en ce sens qu'ils fonctionnent pour eux-mêmes sans avoir a priori à en connaître les raisons et les usages spécifiques.

Ils sont pourtant tous issus d'étroites collaborations, ce qui, de manière surprenante, donne à son travail une signification nouvelle, car il n'oppose pas forme et usage ou forme et participation, alors que c'est une ligne de démarcation assez nette dans le champ de l'architecture contemporaine.

Que ce soit avec différents corps de métiers techniques ou avec ses clients, la collaboration est l'essence même du travail du Bureau Brisson. L'union fait la force, et c'est pourquoi Germain Brisson collabore constamment, et à tous les échelons de sa pratique, prouvant ainsi qu'il a autant à apprendre qu'à donner. Il affirme ainsi l'obsolescence de la forme traditionnelle du bureau d'architecte à la structure intangible – le culte du génie esseulé – la remplaçant par une logique à géométrie variable en constante reconfiguration selon les opportunités : la culture de la collaboration.

Ce ne sont que quelques exemples d'une attitude transversale de Germain Brisson, pour qui l'exercice de l'architecture est affaire de *plateformes* où l'on peut se confronter sans cesse à d'autres champs de références, car elle ne peut se pratiquer seul.

L'architecture, et en particulier la sienne, ne sera jamais une île.



thomas jundt



ingénieurs civils

Rue des Horlogers 4
CH-1227 Carouge

+41 22 309 06 10

jundt.ch